

# La notion de reconnaissance chez Bergson

## Bergson's Notion of Recognition

Marina Trakas

(Instituto de Investigaciones Filosóficas, Argentina)

**Résumé:** Dans son dernier livre, Ricœur affirme que la notion de reconnaissance de soi à travers de la mémoire du passé est au cœur de l'œuvre de Bergson, particulièrement dans *Matière et Mémoire* (1896). Cet article propose une relecture de cette œuvre bergsonienne afin d'analyser la conceptualisation de la notion de reconnaissance proposée par son auteur. Comme cette étude le montre, loin de présenter l'idée d'une reconnaissance de soi à travers la mémoire et le passage du temps, Bergson introduit le concept de reconnaissance strictement en rapport avec la perception: la reconnaissance automatique, qui consiste à savoir se servir des objets, et la reconnaissance attentive, qui nous ramène aux objets afin de les connaître. Cette analyse limitée de la notion de reconnaissance s'explique par l'objectif principal qui guide cette œuvre: démontrer que dans la perception concrète il y a déjà un point de contact entre la matière et l'esprit à travers de la mémoire.

**Mots clés:** Henri Bergson. Reconnaissance. Mémoire. Perception. Matière. Attention. Esprit.

**Abstract:** In his latest book, Ricœur states that the notion of self-recognition through the memory of the past is at the heart of Bergson's work, particularly in *Matière et Mémoire* (1896). This article offers a rereading of this Bergsonian work in order to analyze the conceptualization of the notion of recognition proposed by this author. As this study shows, far from presenting the idea of self-recognition related to memory and the passage of time, Bergson introduced the concept of recognition strictly in relation to perception. He distinguished two kinds of recognition: automatic recognition, which consists in knowing how to use objects, and attentive recognition, which brings us back to objects in order to know them. This restricted analysis of the notion of recognition can in fact be explained by the main aim that guided his work: to demonstrate that in concrete perception there is already a point of contact between matter and mind through memory.

**Keywords:** Henri Bergson. Recognition. Memory. Perception. Matter. Attention. Mind.

## 1 introduction

Dans son dernier livre, *Parcours de la reconnaissance* (2004), Ricoeur construit une polysémie réglée du terme "reconnaissance" envisagé du point de vue philosophique. Comme il nous explique, "l'investigation a été suscitée par un sentiment de perplexité concernant le statut sémantique du terme même 'reconnaissance' au plan du discours philosophique. C'est un fait qu'il n'existe pas de théorie de la reconnaissance digne de ce nom à la façon dont il existe une ou plusieurs théories de la connaissance."<sup>1</sup> C'est pourquoi il entreprend ce parcours, non pas avec l'intention d'ériger une théorie de la reconnaissance, mais simplement de conférer à la suite des occurrences philosophiques connues de ce terme la cohérence d'une polysémie réglée, c'est-à-dire, d'une certaine unité qui dépasse l'homonymie mais qui n'atteint pas l'univocité. Cette unité qui est sous-jacente aux différentes significations de ce terme philosophique n'est que le résultat des concaténations, des "glissements" qui existent entre eux, étant donné que chaque signification se dérive du non-dit implicite à la signification précédente. Ricoeur donc ordonne les usages philosophiques du terme "reconnaître" selon une trajectoire qui part de l'usage à la voix active pour arriver à l'usage à la voix passive : de la reconnaissance-identification, qui consiste à identifier quelque chose en général, il passe à la reconnaissance de soi, c'est-à-dire, à la reconnaissance par elles-mêmes d'entités spécifiées par l'ipséité ; puis, de la reconnaissance de soi à la reconnaissance mutuelle, pour arriver finalement "à l'ultime équation entre reconnaissance et gratitude, que la langue française est

---

<sup>1</sup> RICOEUR, Paul, *Parcours de la reconnaissance*. Éditions Stock, 2004, p. 9.

une des rares langues à honorer."<sup>2</sup> Cette progression, nous averti Ricœur, est marquée par un affranchissement croissant du concept de reconnaissance par rapport à celui de la connaissance. En fait, la première acception philosophique du terme, qui fait allusion à l'identification d'une chose comme la même et pas comme une autre, vérifie la quasi-indistinction initiale qu'il existe entre "reconnaître" et "connaître"<sup>3</sup>.

Dans ce parcours que Ricœur réalise, il considère que la philosophie bergsonienne couronne la deuxième signification du terme "reconnaissance", la reconnaissance de soi, parce qu'avec Bergson ce dernier vocable acquiert le statut de philosophème, d'un usage philosophique accepté à la manière de la *recognition* kantienne et l'*Anerkennung* hégélienne. Pour Ricœur, dans la reconnaissance bergsonienne il se produit l'équivalence entre la reconnaissance de soi-même et la reconnaissance des images du passé: c'est à travers la mémoire du passé, d'un passé qui est mien et que je reconnais tel quel, que je prends conscience de moi-même, que je me reconnais comme le même qui a été auparavant.

Ricœur prend comme point d'appui de sa thèse deux textes de Bergson: son livre *Matière et Mémoire* (1896), et l'essai intitulé "L'effort intellectuel" (1902). Dans ce dernier écrit, Bergson examine les divers espèces de

---

<sup>2</sup> RICOEUR, 2004, p. 10.

<sup>3</sup> "Je propose de prendre pour première acception philosophique la paire identifier/distinguer. Reconnaître quelque chose comme le même, comme identique à soi-même et non comme autre que soi-même, implique le distinguer de tout autre. Cette première acception philosophique vérifie les deux caractéristiques sémantiques que nous avons vues jointes à l'usage du verbe à la voix active, à savoir l'initiative de l'esprit dans la maîtrise sur le sens, et la quasi-indistinction initiale entre 'reconnaître' et 'connaître'" (RICOEUR, 2004, p. 37).

travail intellectuel: l'effort du rappel, l'effort d'intellection et l'effort d'invention, afin de trouver les caractéristiques propres de tout effort intellectuel, mais il ne fait presque aucune référence au terme "reconnaissance"<sup>4</sup>. Seulement dans *Matière et Mémoire* le concept de "reconnaissance" est traité comme une catégorie susceptible d'analyse, comme un véritable philosophème. Passons donc à regarder de plus près ce livre pour voir à quoi fait référence Bergson quand il parle de reconnaissance et si, comme Ricœur le prétend, la notion de reconnaissance dans cette œuvre est comparable à la notion de reconnaissance de soi.

## **2 Généralités sur *Matière et Mémoire***

*Matière et Mémoire* (1896) est une œuvre qui a un objectif spécifique: déterminer le rapport entre la matière et l'esprit dans un cas bien précis, celui de la perception. Bergson prétend démontrer que dans la perception concrète il y a déjà une synthèse de matière et d'esprit, même si celui-ci ne se trouve que sous sa forme la plus concrète et humble: celle de la mémoire. Matière, perception et mémoire sont donc les objets étudiés par Bergson dans la première partie du livre. Cependant, ils ne sont pas étudiés isolément, individuellement, mais en ayant toujours comme point de référence les rapports qui s'établissent entre eux. En fin de compte, le but de *Matière et Mémoire* n'est pas d'élaborer une théorie de la matière,

---

<sup>4</sup> La seule référence au terme reconnaissance qui apparaît dans *L'effort intellectuel* est en rapport avec l'effort d'intellection, et pas avec l'effort du rappel. En plus, quand Bergson le mentionne, il ne fait que reprendre l'idée développée dans *Matière et Mémoire*. (Cf. BERGSON, Henri: *L'énergie spirituelle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1967. World Wide Web URL: <http://classiques.uqac.ca/classiques>, p. 93).

de la mémoire ou de l'esprit, mais d'éclairer leur véritable relation.

### 3 La matière

Le premier objet analysé dans cet œuvre c'est la matière. Dans son premier chapitre, Bergson présente la matière comme un ensemble d'images. Cette conception qui situe la matière "à mi chemin entre la 'chose' et la 'représentation'"<sup>5</sup>, nous dit Bergson, n'est que celle du sens commun, lequel croit que la matière existe de façon indépendante mais qu'elle n'est pas différente de ce qu'il perçoit. Il y a donc une identité entre être et apparaître: l'être matériel est image, et l'image est ce qui apparaît. Toutes ces images sont continuellement en mouvement, toutes elles agissent et réagissent les unes sur les autres selon des lois constantes, c'est pourquoi tout est action réelle dans l'univers matériel que présente Bergson. Comme nous explique Deleuze, on ne doit pas considérer que l'image est un support où les actions et réactions se produisent: l'image est en elle-même, dans toutes ses parties et sous toutes ses faces, action et réaction, vibration, ébranlement, bref, elle est mouvement<sup>6</sup>. Dans cet univers des images-mouvement, il n'y a pas de virtualité, il n'y a jamais rien de caché; qui plus est,

---

<sup>5</sup> BERGSON, Henri. *Matière et Mémoire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1965. World Wide Web URL: <http://classiques.uqac.ca/classiques>, p. 6. À partir de maintenant, toutes les citations concernant Bergson appartiennent à cet ouvrage.

<sup>6</sup> Avec cette conception, Bergson présente un dépassement de la dualité image/mouvement, dépassement qu'il partage avec la phénoménologie et qui est le produit d'une réaction contre la psychologie classique, laquelle séparait les images du mouvement en localisant les premières dans la conscience et la deuxième dans les corps. Voir DELEUZE, Gilles: "Image mouvement, Image temps". Cours Vincennes - St Denis: *Bergson, propositions sur le cinéma*. - 18/05/1983. World Wide Web URL: <http://www.webdeleuze.com>

Bergson, inspiré par Leibniz, va plus loin et affirme que, puisque chaque image oppose à chaque action qu'elle subit dans chacun de ses points une réaction égale et contraire sur tous les points des autres images, chaque image reflète l'action entière de la matière, c'est-à-dire la totalité de l'univers<sup>7</sup>

#### 4 Le corps

Cependant, il y a certaines images qui ont une situation privilégiée vis-à-vis du reste des images: l'action qu'elles subissent ne se prolonge pas immédiatement en réaction exécutée. Il se produit donc un intervalle, un écart entre les excitations que cette image spéciale reçoit et la réaction qu'elle produit. Cette image spéciale, nous dit Bergson, c'est le corps. Le corps n'influence pas une autre image de manière fatale et uniforme, parce qu'il peut se décider suivant l'excitation qu'il reçoit entre plusieurs réactions matériellement possibles. Le corps est la seule image qui agit à proprement parler, car il est la seule image dont la réaction face à une excitation ne peut pas être prévue<sup>8</sup>. C'est pourquoi Bergson conclut que le corps

---

<sup>7</sup> Rappelons que, bien qu'au début de *Matière et mémoire* Bergson parle des images au pluriel, comme si le monde était composé des images individuelles et bien délimitées, il explique, dans le dernier chapitre, que la division de la matière en corps indépendants aux contours absolument déterminés est une division artificielle qui n'est ni une donnée de l'intuition immédiate, ni une exigence de la science, mais le résultat des besoins fondamentaux qui nous impose la vie, besoins qui nous amènent à distinguer, à côté de notre propre corps, des corps indépendants de lui que nous devons rechercher ou fuir. Pour Bergson, ce qui nous est donné, c'est-à-dire la matière, est une continuité mouvante.

<sup>8</sup> "Tout se passe comme si, dans cet ensemble d'images que j'appelle l'univers, rien ne se pouvait produire de réellement nouveau que par l'intermédiaire de certaines images particulières, dont le type m'est fourni par mon corps" (BERGSON, 1965, p. 11).

est un centre d'indétermination et, partant, un véritable centre d'action. Toutefois, le corps n'est qu'une image qui fait partie du monde matériel, en conséquence de quoi ni lui ni aucune de ses parties, comme le cerveau, ne peut produire de représentations. Cette thèse est centrale dans *Matière et Mémoire*: Bergson veut justement montrer que le cerveau ne peut pas engendrer ou contenir la totalité des images qui constituent l'univers, parce qu'il n'est qu'une image, dont la fonction se limite à esquisser, à partir d'un mouvement recueilli, une pluralité des réactions possibles, c'est-à-dire, à ouvrir à ce mouvement la totalité des voies motrices qui se dessinent comme des réactions possibles. Le cerveau, aussi bien que tout le système nerveux, n'est pas construit en vue de la connaissance mais de l'action, d'une action de plus en plus indéterminée et libre. En fait, la différence qu'il y a pour Bergson entre les fonctions du cerveau et les activités réflexes de la moelle épinière n'est qu'une différence de complication qui ne peut avoir pour conséquence qu'une diminution de l'automatisme, mais pas une génération spontanée d'images. Dans l'arc réflexe, il y a un enchaînement immédiat entre action et réaction, autrement dit, entre les cellules sensibles qui reçoivent l'excitation et les cellules motrices de la moelle qui déclenchent la réaction. Tandis que, quand c'est le cerveau qui reçoit l'excitation, un détour se produit: l'excitation ne se prolonge pas instantanément en une réaction, mais elle remonte à l'encéphale, et là, elle est divisée en une infinité de réactions possibles. Ainsi, dans la description bergsonienne, le cerveau, ne crée-t-il pas d'images; il se limite à diviser un mouvement d'excitations reçues en une infinité de chemins possibles.

## 5 La perception

Une fois établi que le cerveau ne produit pas de représentations, reste donc à dévoiler la véritable nature de la perception. Pour les conceptions traditionnelles comme le réalisme et l'idéalisme, percevoir signifie avant tout connaître: "(...) la perception a un intérêt tout spéculatif; elle est connaissance pure. Toute la discussion porte sur le rang qu'il faut attribuer à cette connaissance vis-à-vis de la connaissance scientifique."<sup>9</sup> Mais pour Bergson, la finalité de la perception n'est pas la contemplation, la connaissance désintéressée, mais l'action. De même que la matière est un ensemble d'images, la perception n'est que ces mêmes images mais rapportées à l'action possible d'une image déterminée, celle de mon corps. L'univers matériel est action réelle, pur mouvement, tandis que la perception est l'action possible des choses sur mon corps et de mon corps sur les choses. Il est alors évident que Bergson considère qu'il existe seulement une différence de degré et non pas de nature entre être et être perçu. En droit, la perception devrait être l'image de tout, mais en fait, comme elle rapporte les images à ce centre variable qui est le corps, elle se limite à ce qui intéresse nos actions et nos besoins.<sup>10</sup> Dans la conception bergsonienne, la perception donc n'apparaît

---

<sup>9</sup> BERGSON, 1965, p. 16.

<sup>10</sup> C'est pourquoi Bergson considère que le vrai problème concernant la perception n'est pas expliquer son origine, mais sa limitation: "*Ce que vous avez donc à expliquer, ce n'est pas comment la perception naît, mais comment elle se limite, puisqu'elle serait, en droit, l'image du tout, et qu'elle se réduit, en fait, à ce qui vous intéresse. Mais si elle se distingue justement de l'image pure et simple en ce que ses parties s'ordonnent par rapport à un centre variable, sa limitation se comprend sans peine: indéfinie en droit, elle se restreint, en fait, à dessiner la part d'indétermination laissée aux démarches de cette image spéciale que vous appelez votre corps.*" (BERGSON, 1965, p. 23).



pas comme ce qui s'oppose à la matière, comme ce qui la re-présente, mais comme ce qui nous introduit au sein des choses mêmes.

Pour mieux comprendre en quoi consiste ce processus qu'on appelle perception, Bergson nous invite à imaginer un point lumineux P qui envoie à la rétine des ébranlements lumineux. Ces rayons qui agissent sur les divers corpuscules rétinien sont conduits aux centres optiques du cerveau, lesquels "tantôt les transmettent à des mécanismes moteurs, tantôt les arrêtent provisoirement"<sup>11</sup>. Les ébranlements qui sont arrêtés par l'activité cérébrale reviennent sur le point lumineux P pour l'éclairer en retour, autrement dit, c'est comme s'ils se heurtaient contre un écran de sorte que la réfraction s'arrête et ils se réfléchissent sur eux-mêmes<sup>12</sup>. À partir donc de cette réflexion, le point lumineux se dissocie d'autres images, et l'objet tel qu'il est perçu s'en détache et ressort comme un tableau. C'est pourquoi Bergson écrit que la perception "apparaît au moment précis où un ébranlement reçu par la matière ne se prolonge pas en réaction nécessaire"<sup>13</sup>. C'est-à-dire, si l'on considère la matière comme une réfraction totale, la perception naîtrait d'un arrêt de cette transmission continue et mécanique et d'une réflexion subséquente. Mais rappelons-nous que les images présentes dans la réalité matérielle ne se réfléchissent pas dans leur totalité; étant des centres d'indétermination, des centres de choix, les êtres vivants ne retiennent que les ébranlements des images présentes qui intéressent leurs actions et leurs

---

<sup>11</sup> BERGSON, 1965, p. 24.

<sup>12</sup> Le cerveau ne traduit donc pas ces vibrations en images inextensives pour les projeter ensuite en P.

<sup>13</sup> BERGSON, 1965, p. 18.

besoins. L'être présent excède toujours l'être perçu : "la perception d'un point matériel inconscient quelconque, dans son instantanéité, est infiniment plus vaste et plus complète que la nôtre, puisque ce point recueille et transmet les actions de tous les points du monde matériel, tandis que notre conscience n'en atteint que certaines parties par certains côtés. La conscience - dans le cas de la perception extérieure - consiste précisément dans ce choix."<sup>14</sup> La perception alors ne s'obtient que par voie de diminution de l'image présente dans la réalité matérielle; elle est le résultat de maintenir dans l'ombre certains images et faire resurgir d'autres. Dès lors, "percevoir consciemment signifie choisir, et la conscience consiste avant tout dans ce discernement pratique", c'est-à-dire, dans ce discernement qui est en fonction de l'action, et plus précisément, de notre liberté d'agir. Cette liberté, cette "indétermination du vouloir" qui est au fondement de la perception, est aussi au fondement des actions corporelles. C'est pourquoi, bien qu'il n'existe pas de relation causale entre les mouvements cérébraux et la perception, il existe une relation de stricte correspondance entre eux: pendant que la structure du cerveau donne le plan minutieux des mouvements entre lesquels on peut choisir, la perception dessine justement tous les points de l'univers sur lesquels ces mouvements pourraient s'appliquer.

## **6 La mémoire**

Cependant, cette perception qui nous relie à la matière de façon immédiate et instantanée est une abstraction philosophique, un élément du réel qui dans le

---

<sup>14</sup> BERGSON, 1965, p. 22.

réel ne se présente jamais à l'état pur. La perception concrète, tel qu'elle s'accomplit chez les êtres vivants, est toujours pénétrée des souvenirs, toujours traversée par l'activité de la mémoire, et cela en deux sens différents: d'un côté, nous dit Bergson, la mémoire recouvre les données immédiates d'une nappe de souvenirs, elle y mêle "mille et mille détails de notre expérience passée"<sup>15</sup> de manière à enrichir l'expérience présente; mais d'un autre côté, elle accomplit une fonction beaucoup plus élémentaire : elle prolonge une pluralité de moments de la matière les uns dans les autres, en vue de les contracter dans une intuition simple et unique<sup>16</sup>. Rappelons que, dans le dernier chapitre de *Matière et Mémoire*, Bergson postule l'existence d'une pluralité de rythmes de durée, parmi lesquelles la durée propre de la conscience est toujours moins rapide que celle de la matière. C'est pourquoi ce qui nous semble être un instant n'est pas un moment réel des choses, mais le résultat de la contraction dans une intuition simple d'un grand nombre de moments de la matière, contraction qui est opérée par la mémoire. La mémoire donc, par sa double opération, fait que la perception réelle est personnelle, individualisée, et occupe toujours une certaine durée. Elle est cause qu'en fait nous percevons la matière en nous, alors qu'en droit nous la percevons en elle. C'est pourquoi Bergson conclut que "la subjectivité de notre perception consisterait

---

<sup>15</sup> BERGSON, 1965, p. 19.

<sup>16</sup> Ces deux aspects de la mémoire qui sont en rapport avec la perception correspondent à la distinction que Deleuze réalise entre mémoire-souvenir et mémoire-contraction. Deleuze même nous avertit de ne pas confondre ces deux formes de la mémoire avec la distinction que Bergson fait entre mémoire pure et mémoire-habitude. Cf. DELEUZE, Gilles: *Le bergsonisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 45-46. À partir de maintenant, toutes les citations concernant Deleuze appartiennent à cet ouvrage.

surtout dans l'apport de notre mémoire."<sup>17</sup>

Si alors l'essentiel de la matière est donné objectivement dans la perception pure, et si la mémoire est ce qui ajoute à la perception son caractère subjectif, la mémoire devrait être une puissance absolument indépendante de la matière, c'est-à-dire, elle devrait constituer l'esprit en propre. Être indépendante de la matière implique aussi être indépendante du cerveau, puisqu'en fin de compte le cerveau n'est qu'une image qui fait partie de la matière. Pour démontrer alors que la mémoire est de nature spirituelle et partant n'est pas une fonction du cerveau, Bergson entreprend son analyse.<sup>18</sup>

Dans un premier moment, il distingue du point de vue théorique, deux mémoires indépendantes: la mémoire-habitude et la mémoire pure. La première, dont l'exemple que donne Bergson est celui du souvenir d'une leçon en tant que apprise par cœur, est plutôt une habitude qu'une véritable mémoire. Comme l'habitude, il a

---

<sup>17</sup> BERGSON, 1965, p. 39.

<sup>18</sup> Démontrer que la mémoire n'est pas une fonction du cerveau est essentiel pour vérifier que:

- le cerveau est simplement un instrument d'action et pas de représentation : si "nous trouvons que le mécanisme cérébral conditionne le souvenir d'une certaine manière, mais ne suffit pas du tout à en assurer la survivance, qu'il concerne, dans la perception remémorée, notre action plutôt que notre représentation, on pourra inférer de là qu'il jouait un rôle analogue dans la perception elle-même, et que sa fonction était simplement d'assurer notre action efficace sur l'objet présent" (BERGSON, 1965, p. 43).

- dans la perception pure nous touchons la réalité de l'objet: si "nous trouvons qu'il n'y a pas entre le souvenir et la perception une simple différence de degré, mais une différence radicale de nature, les présomptions seront en faveur de l'hypothèse qui fait intervenir dans la perception quelque chose qui n'existe à aucun degré dans le souvenir, une réalité intuitivement saisie." (BERGSON, 1965, p. 43). Ainsi, établir l'indépendance de la mémoire et partant de l'esprit, permet aussi à la matière de reconquérir sa réalité au même temps que son indépendance.

impliqué la répétition d'un même effort pour se constituer finalement en un mécanisme stable, en une suite mécanique de mouvements. Et comme l'habitude, il est aussi mis au service de la situation présente, orienté exclusivement vers l'action : "la leçon une fois apprise ne porte aucune marque sur elle qui trahisse ses origines et la classe dans le passé ; elle fait partie de mon présent au même titre que mon habitude de marcher ou d'écrire ; elle est vécue, elle est 'agie', plutôt qu'elle n'est représentée."<sup>19</sup> Et si elle mérite encore le nom de "mémoire", ce n'est pas "parce qu'elle conserve des images anciennes, mais parce qu'elle en prolonge l'effet utile jusqu'au moment présent"<sup>20</sup>, de façon à les concentrer dans des systèmes de plus en plus resserrés de mouvements et créer une habitude, un dispositif moteur dans le corps. Cette mémoire du présent, ou plutôt cette *habitude éclairée par la mémoire*, s'oppose à la mémoire "par excellence" : la mémoire du passé, laquelle enregistre, sous forme d'images-souvenirs, tous les événements de notre vie quotidienne à mesure qu'ils se déroulent, avec leurs traits caractéristiques et leur place dans le temps<sup>21</sup>. Suivant l'exemple de Bergson, "le souvenir de telle lecture particulière, la seconde ou la troisième par exemple, n'a aucun des caractères de l'habitude"<sup>22</sup> : il s'est imprimé d'un seul coup dans la mémoire et il sera toujours ce qui a nécessairement été d'abord. Il constitue un moment

---

<sup>19</sup> BERGSON, 1965, p. 48.

<sup>20</sup> BERGSON, 1965, p. 48.

<sup>21</sup> Cette thèse est centrale: la formation du souvenir n'est jamais postérieure mais contemporaine à celle de la perception: "comment un présent quelconque deviendrait-il passé s'il ne s'était constitué passé en même temps qu'il était présent? C'est là le paradoxe le plus profond de la mémoire. Le passé est contemporain du présent qu'il *a été*" (RICOEUR, 2004, p. 186).

<sup>22</sup> BERGSON, 1965, p. 47.

irréductible de mon histoire, unique et non reproductible. Cependant, si tous ces événements de notre vie se reproduisaient constamment dans la conscience, ils dénatureraient le caractère pratique de la vie, en empêchant l'adaptation et l'équilibre avec le milieu. Un homme qui tenait sous son regard, à tout moment, la multitude infinie des détails de son histoire passée serait un être qui rêverait son existence au lieu de la vivre. C'est pourquoi cette mémoire est continûment inhibée par la conscience pratique et utile du moment présent, qui n'est autre que la mémoire-habitude. Celle-ci écarte toutes les images passées qui n'ont pas d'utilité pour la situation présente. Mais s'il se produit une fissure entre les excitations extérieures et les mouvements concomitants, ou s'il y a un relâchement de cette conscience active et motrice, ces images auparavant obscurcies se glissent et se font jour, comme il arrive dans le sommeil : "si notre passé nous demeure presque tout entier caché parce qu'il est inhibé par les nécessités de l'action présente, il retrouvera la force de franchir le seuil de la conscience dans tous les cas où nous nous désintéresserons de l'action efficace pour nous replacer, en quelque sorte, dans la vie du rêve."<sup>23</sup>

Si alors l'expérience passée s'emmagazine sous ces deux formes extrêmes de mémoire: dans des mécanismes moteurs et dans des souvenirs indépendants, son utilisation en vue de l'action présente doit aussi s'accomplir de deux manières différentes. Or, ces actes par lesquels nous ressaisissons le passé dans le présent ce sont des actes de reconnaissance. C'est donc à l'étude de la reconnaissance que Bergson va se consacrer dans la

---

<sup>23</sup> BERGSON, 1965, p. 92.

plus grande partie du chapitre II de *Matière et Mémoire*.

## **7 Reconnaissance spontanée et reconnaissance attentive**

Bergson nous dit que la psychologie traditionnelle explique l'acte de la reconnaissance de deux manières différentes. Une première interprétation considère que reconnaître consiste à associer à une perception présente les souvenirs des images données jadis en contiguïté avec elle: "Je rencontre une personne pour la première fois: je la perçois simplement. Si je la retrouve, je la reconnais, en ce sens que les circonstances concomitantes de la perception primitive, me revenant à l'esprit, dessinent autour de l'image actuelle un cadre qui n'est pas le cadre actuellement aperçu."<sup>24</sup> Mais, comme explique Bergson, une perception renouvelée ne peut s'associer aux circonstances concomitantes de la perception primitive que si elle s'associe d'abord par ressemblance à cette perception primitive devenue souvenir<sup>25</sup>. C'est précisément cette thèse qui est propre à l'autre interprétation que l'on invoque lorsqu'on parle de la reconnaissance. Selon cette deuxième conception, reconnaître consiste donc à associer à une perception présente le souvenir de la perception antérieure qui lui ressemble. Cette association est conçue comme une

---

<sup>24</sup> BERGSON, 1965, p. 53.

<sup>25</sup> "Soit A la perception première; les circonstances concomitantes B, C, D y restent associées par contiguïté. Si j'appelle A', la même perception renouvelée, comme ce n'est pas à A' mais à A que sont liés les termes B, C, D, il faut bien, pour évoquer les termes B, C, D, qu'une association par ressemblance fasse surgir A d'abord. En vain on soutiendra que A' est identique à A. Les deux termes, quoique semblables, restent numériquement distincts, et diffèrent tout au moins par ce simple fait que A' est une perception tandis que A n'est plus qu'un souvenir" (BERGSON, 1965, p. 54).

espèce de juxtaposition ou fusion que l'esprit mène à bien et dégage entre deux représentations: la perception et le souvenir.

Cependant le problème surgit quand on essaie d'expliquer les cas où l'on reconnaît un objet sans réussir à l'identifier à une image ancienne. Dans cette conception, on répond qu'à côté de cette ressemblance perçue, consciente, il existe une ressemblance objective entre les images elles-mêmes, l'image-perception et l'image-souvenir, qui est répandue sur leur surface et qui pourrait agir comme une cause physique d'attraction réciproque. Mais alors cette attraction réciproque, qui a un caractère tout à fait physiologique, finit par être à l'origine de tout acte de reconnaissance : "force est donc bien de rejeter dans le cerveau, sous forme de combinaison entre des mouvements ou de liaison entre des cellules, ce qu'on avait annoncé d'abord comme une association entre des représentations, et d'expliquer le fait de la reconnaissance - très clair selon nous - par l'hypothèse à notre avis très obscure d'un cerveau qui emmagasinerait des idées."<sup>26</sup>

De toute façon, même si nous laissons de côté l'explication physiologique à laquelle nous conduit cette conception associationniste de la reconnaissance, les conséquences que nous en tirons sont faussées par l'expérience: ni la conservation d'un souvenir ne suffit à la reconnaissance d'une perception semblable (dont rendent compte les cas de cécité psychique), ni toute reconnaissance n'est abolie quand les anciennes images semblent avoir disparu<sup>27</sup>.

Mais en plus, ce qui fait voir aussi l'insuffisance de

---

<sup>26</sup> BERGSON, 1965, p. 54.

<sup>27</sup> Cf. BERGSON, 1965, p. 55.



cette interprétation, c'est que l'acte de reconnaissance n'implique pas toujours l'intervention explicite d'un souvenir. La preuve: la reconnaissance automatique, machinale, que notre corps joue sans avoir besoin d'aucun souvenir. Cette reconnaissance, que Bergson appelle reconnaissance *dans l'instantané*, consiste dans une action et pas dans une représentation, puisqu'à sa base il y a un phénomène d'ordre moteur: étant donné que toute perception se prolonge en un mouvement qui l'utilise, à mesure que la perception se répète la connexion se consolide, jusqu'à constituer une réaction motrice organisée qui suit la perception instantanément, à la manière d'un réflexe, et qui finit par rendre la perception attentive inutile. La reconnaissance instantanée a donc sa racine dans la conscience de cette organisation: "J'ai commencé par un état où je ne distinguais que ma perception; je finis par un état où je n'ai plus guère conscience que de mon automatisme (...)"<sup>28</sup> Comme l'explique Bergson, cette reconnaissance n'est autre que celle que nous jouons régulièrement dans notre vie quotidienne avec les objets qui nous entourent. En fin de compte, reconnaître un objet usuel consiste principalement à savoir s'en servir, et savoir s'en servir "c'est déjà esquisser les mouvements qui s'y adaptent, c'est prendre une certaine attitude ou tout au moins y tendre par l'effet de ce que les Allemands ont appelé des 'impulsions motrices'."<sup>29</sup>

Mais outre cette reconnaissance purement automatique qui se fait surtout par des mouvements, il y a une reconnaissance qui exige une intervention active des

---

<sup>28</sup> BERGSON, 1965, p. 55.

<sup>29</sup> BERGSON, 1965, p. 56.

souvenirs: la reconnaissance attentive. Tandis que dans le premier cas la perception se prolonge en mouvements en vue de l'utilité et ainsi nous éloigne de l'objet perçu, la reconnaissance attentive renonce à poursuivre l'effet utile de la perception présente et nous ramène à l'objet pour restituer ses détails et son individualité. L'attention et la mémoire contribuent toutes deux à la reconnaissance attentive. Bergson considère que l'attention est une attitude du corps plutôt que de l'esprit, qui fait deux travaux d'ordre différent: d'un côté, elle inhibe le prolongement automatique d'une perception en une réaction motrice, mais d'un autre côté, elle renvoie ces ébranlements perceptifs à l'objet perçu afin d'esquisser ses contours avec plus de détails et, ainsi, rendre la perception de l'objet plus intense et compréhensive. Ce travail positif de l'attention est complémentaire de celui que fait la mémoire, laquelle double la perception instantanée en lui renvoyant toutes les souvenirs qui puissent la fortifier et l'enrichir<sup>30</sup>, comme par exemple les images-souvenirs immédiatement consécutives qui la précèdent, les images-souvenirs identiques à l'objet perçu, les images-souvenirs qui ont seulement une ressemblance avec lui, d'autres qui n'ont qu'une parenté lointaine, etc. Mais ces images-souvenirs qui se portent à la rencontre de la perception pure et s'extériorisent avec elle sont si nombreuses qu'elles finissent par la déplacer: "à tout instant elles complètent l'expérience présente en

---

<sup>30</sup> "(...) notre mémoire choisit tour à tour diverses images analogues qu'elle lance dans la direction de la perception nouvelle. Mais ce choix ne s'opère pas au hasard. Ce qui suggère les hypothèses, ce qui préside de loin à la sélection, ce sont les mouvements d'imitation par lesquels la perception se continue, et qui serviront de cadre commun à la perception et aux images remémorées" (BERGSON, 1965, p. 61).

l'enrichissant de l'expérience acquise; et comme celle-ci va sans cesse en grossissant, elle finit par recouvrir et par submerger l'autre."<sup>31</sup>

Ainsi, les perceptions pures, ces intuitions immédiates qui coïncident avec la réalité même, deviennent des simples signes du réel dont le rôle n'est que d'appeler les souvenirs et de leur donner un corps où ils puissent s'actualiser. "Percevoir – écrit Bergson – finit par n'être plus qu'une occasion de se souvenir."<sup>32</sup>

Cependant, on ne doit pas croire que la perception attentive décrite par Bergson est un processus linéaire d'aller et retour, où les perceptions font appel aux souvenirs, et ceux-ci s'actualisent avec elles. Elle a plutôt l'allure d'un circuit où les images-perceptions et les images-souvenirs sont si bien soudées qu'on ne peut pas dire où chacune commence et finit. Toutes les deux se tiennent dans un état de tension mutuelle, "de sorte qu'aucun ébranlement parti de l'objet ne peut s'arrêter en route dans les profondeurs de l'esprit: il doit toujours faire retour à l'objet lui-même."<sup>33</sup> Mais la perception attentive ne s'atteint pas quand le circuit se complète et arrive à son point de départ. En réalité, la perception, une fois enrichie et fortifiée par les souvenirs qui se sont projetés avec elle, lance un nouvel appel aux régions plus profondes de la mémoire et attire, de cette façon, un nombre croissant de souvenirs qui s'extériorisent et contribuent à l'éclaircir encore plus<sup>34</sup>. Cette opération peut se répéter sans fin, de

---

<sup>31</sup> BERGSON, 1965, p. 38.

<sup>32</sup> BERGSON, 1965, p. 38.

<sup>33</sup> BERGSON, 1965, p. 62.

<sup>34</sup> Évidemment, il ne s'agit pas d'une sorte d'attraction entre les perceptions présentes et certains souvenirs, à la manière des associationnistes. Bien que les intuitions perceptives orientent notre mémoire, la totalité de nos souvenirs entre dans notre perception : "la mémoire intégrale répond à l'appel d'un état

212 • Ágora Filosófica, Recife, v. 20, n. 2, p. 194-222, mai./ago., 2020

manière à passer chaque fois "par véritables bonds" à des états de concentration de l'attention d'un niveau supérieur. À chaque état correspond un circuit qui enveloppe l'antérieur, étant donné qu'à mesure que les circuits entraînent une plus haute expansion de la mémoire, ils atteignent "des couches plus profondes de la réalité"<sup>35</sup>, en rendant la perception de l'objet plus compréhensive, minutieuse et particularisée.

Au même temps, l'expansion de la mémoire n'est pas continue, graduelle; elle implique aussi de véritables sauts entre les différents niveaux de la mémoire. Bergson avertit que tous les souvenirs de notre vie sont présents dans chacun de ces niveaux; la seule différence réside dans le degré de contraction ou d'expansion dans lequel ils se trouvent. La métaphore du cône inversé rend compte justement de ce fait. La base représente l'enveloppe la plus dilatée de notre mémoire, la mémoire pure, c'est-à-dire, la totalité de nos souvenirs personnels "dont la série dessinerait le cours de notre existence passée."<sup>36</sup> Le sommet du cône représente par contre le point le plus contracté de la mémoire, la mémoire-habitude, point qui correspond à l'image du corps, où le passé, dépourvu de tous ces détails et particularités, se conserve sous la forme de dispositifs sensori-moteurs, lesquels relient

---

présent par deux mouvements simultanés, l'un de translation, par lequel elle se porte tout entière au-devant de l'expérience et se contracte ainsi plus ou moins, sans se diviser, en vue de l'action, l'autre de rotation sur elle-même, par lequel elle s'oriente vers la situation du moment pour lui présenter la face la plus utile" (BERGSON, 1965, p. 100). Deleuze nous averti de ne pas confondre le mouvement de contraction-translation, mouvement par lequel un souvenir s'actualise en même temps que le niveau qui lui est propre, avec la contraction variable des divers niveaux du passé. Cf. DELEUZE, 1966, p. 60-61.

<sup>35</sup> BERGSON, 1965, p. 63.

<sup>36</sup> BERGSON, 1965, p. 63.

mécaniquement une action subie à une réaction exécutée<sup>37</sup>. Mais entre ces deux extrêmes il y a mille et mille répétitions de nos souvenirs passés, plus dépouillés de leurs traits caractéristiques et de leur individualité à mesure qu'ils se rapprochent du sommet, plus proches de leur forme personnelle et originale à mesure qu'ils s'en éloignent<sup>38</sup>. Comme nous montre la métaphore du cône, mémoire-habitude et mémoire pure ne sont pas deux mémoires absolument séparées: la première n'est que la pointe mobile insérée par la seconde dans le plan mouvant de l'expérience. C'est pourquoi toutes les deux se conditionnent réciproquement: tandis que la mémoire du passé permet de guider la réaction motrice en lui permettant d'interpréter la situation présente selon les leçons de l'expérience passée, la mémoire-habitude fournit aux souvenirs "le moyen de prendre un corps, de se matérialiser, enfin de devenir présents."<sup>39</sup>

---

<sup>37</sup> Bergson aussi écrit que le caractère "toujours présent à toutes nos décisions, est bien la synthèse actuelle de tous nos états passés" (BERGSON, 1965, p. 87). Bien qu'on ne peut pas le concevoir comme un mécanisme sensori-moteur monté dans le corps, le caractère pourrait être conçu comme une espèce de dispositif qui conditionne notre manière de réagir en face d'une situation présente spécifique, sans la déterminer d'une façon nécessaire.

<sup>38</sup> "Il suffira de faire remarquer que ces systèmes ne sont point formés de souvenirs juxtaposés comme autant d'atomes. Il y a toujours quelques souvenirs dominants, véritables points brillants autour desquels les autres forment une nébulosité vague. Ces points brillants se multiplient à mesure que se dilate notre mémoire" (BERGSON, 1965, p. 101).

<sup>39</sup> BERGSON, 1965, p. 91. L'usage principal des images emmagasinées par la mémoire consiste à éclairer et compléter utilement la situation présente en se coordonnant à la perception actuelle. Mais, comme l'on peut apprécier, elles accomplissent aussi une autre fonction: elles permettent de monter des mécanismes moteurs capables de les suppléer, c'est-à-dire, elles sont à l'origine de la mémoire propre du corps, la mémoire-habitude: "mais il y a un certain effort *sui generis* qui nous permet de retenir l'image elle-même, pour un temps limité, sous le regard de notre conscience ; et grâce à cette faculté,

Mais revenons au concept de reconnaissance, étant donné que c'est précisément cette conception de la reconnaissance attentive celle qui permet à Bergson de rejeter définitivement la position associationniste. L'associationnisme considère que la reconnaissance est un mécanisme centripète, où la perception évoque le souvenir qui lui ressemble dans le but de se juxtaposer à lui et de permettre, de cette manière, la reconnaissance de l'objet perçu. Mais, comme dans toute perception pure il y a un ébranlement transmis par les nerfs aux centres perceptifs, "si la propagation de ce mouvement à d'autres centres corticaux avait pour réel effet d'y faire surgir des images, on pourrait soutenir, à la rigueur, que la mémoire n'est qu'une fonction du cerveau."<sup>40</sup>

Cependant, Bergson fait voir qu'en réalité la reconnaissance est un processus essentiellement centrifuge. Son point de départ sont les souvenirs, étant donné que les ébranlements perceptifs ne déterminent pas mécaniquement leur apparition, mais dessinent le cadre, les grandes lignes où ils peuvent s'insérer. Mais si ce sont les souvenirs ceux "qui se portent spontanément au devant de la perception"<sup>41</sup>, ils doivent être indépendants des mécanismes cérébraux. Et cette indépendance par rapport au cerveau implique qu'ils ne peuvent pas s'y accumuler<sup>42</sup>, qu'ils ne sont pas de traces corticales qui

---

nous n'avons pas besoin d'attendre du hasard la répétition accidentelle des mêmes situations pour organiser en habitude les mouvements concomitants ; nous nous servons de l'image fugitive pour construire un mécanisme stable qui la remplace" (BERGSON, 1965, p. 50).

<sup>40</sup> BERGSON, 1965, p. 59.

<sup>41</sup> BERGSON, 1965, p. 59.

<sup>42</sup> Si l'on admet le contraire, on devrait supposer que le cerveau se conserve à lui-même ; mais celui-ci, en tant qu'image, n'occupe jamais que le moment présent : "Ou bien donc vous aurez à supposer que cet univers périt et renaît,

s'impriment dans une région cérébrale déterminée et qui peuvent être détruites si celle-ci est lésée. C'est pourquoi Bergson considère que la prétendue destruction des souvenirs soutenue par les associationnistes pour rendre compte des troubles de la mémoire n'est pas fondée. À partir de l'analyse de la reconnaissance auditive des mots, il démontre que les lésions cérébrales ne détruisent pas véritablement les souvenirs, puisqu'elles n'affectent que notre possibilité d'agir dans le monde, c'est-à-dire, "notre action naissante ou possible, mais notre action seulement."<sup>43</sup> Ou bien ces lésions portent sur les mécanismes qui continuent l'ébranlement recueilli en mouvement automatiquement exécuté, et de cette manière empêchent notre corps de prendre, en face d'une excitation extérieure, l'attitude appropriée (diminution mécanique qui affecte la reconnaissance automatique), ou bien elles rendent impossible l'actualisation des souvenirs et coupent, de cette manière, leurs attaches avec la réalité présente (diminution dynamique qui affecte la reconnaissance attentive)<sup>44</sup>. Dans le premier cas, les

---

par un véritable miracle, à tous les moments de la durée, ou vous devrez lui transporter la continuité d'existence que vous refusez à la conscience, et faire de son passé une réalité qui se survit et se prolonge dans son présent : vous n'aurez donc rien gagné à emmagasiner le souvenir dans la matière, et vous vous verrez au contraire obligé d'étendre à la totalité des états du monde matériel cette survivance indépendante et intégrale du passé que vous refusiez aux états psychologiques." (BERGSON, 1965, p. 89).

<sup>43</sup> BERGSON, 1965, p. 59.

<sup>44</sup> Bien que Bergson n'explique pas la manière dont l'actualisation d'un souvenir est empêchée, Deleuze considère que cet empêchement pourrait être le résultat d'une dissociation des deux mouvements qui rendent possible l'actualisation: la translation et la rotation. Citons donc Deleuze: "tantôt alors la translation, la contraction se ferait; mais manquant le mouvement complémentaire de la rotation, si bien qu'il n'y aurait aucune image-souvenir distincte (ou, du moins, toute une catégorie d'images-souvenirs semblerait abolie). Tantôt, au contraire, la rotation se ferait, des images distinctes se

souvenirs peuvent encore être évoqués, mais ils ne peuvent pas se prolonger en action, ils restent inutiles, inefficaces<sup>45</sup>. Dans le second, au contraire, l'évocation des souvenirs est elle-même empêchée. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce sont des fonctions (dispositif sensori-moteur monté dans le corps ou actualisation du souvenir) qui sont affectées, "ce sont des mouvements actuels qui sont lésés ou des mouvements à venir qui cessent d'être préparés : il n'y a donc pas de destruction de souvenirs."<sup>46</sup> Alors, les souvenirs survivent toujours, ils se conservent toujours, et cela parce que le propre passé survit en soi même.

Bergson a une conception très particulier de la nature du passé: le passé est ce qui est en sens propre, tandis que le présent n'est pas, il est simplement ce qui se fait : "lorsque nous pensons ce présent comme devant être, il n'est pas encore ; et quand nous le pensons comme existant, il est déjà passé."<sup>47</sup> C'est pourquoi l'élément caractéristique du présent n'est pas l'être, mais l'actif ou l'utile. Le passé, au contraire, a cessé d'agir ou être utile, mais il n'a pas cessé d'être : "inutile et inactif, impassible, il est, au sens plein du mot : il se confond avec l'être en soi."<sup>48</sup> Cette survivance intégrale du passé permet à Bergson d'affirmer que c'est en soi que les souvenirs se

---

formeraient, mais détachées de la mémoire et renonçant à leur solidarité avec les autres" (DELEUZE, 1966, p. 68).

<sup>45</sup> Ce trouble mécanique du schème moteur, "on le voit chez les malades qui décrivent fort bien un objet qu'on leur nomme mais qui ne savent pas 's'en servir'; ou bien qui répètent correctement ce qu'on leur dit, mais ne savent plus parler spontanément" (BERGSON, 1965, p. 65).

<sup>46</sup> BERGSON, 1965, p. 65.

<sup>47</sup> BERGSON, 1965, p. 89. Pour Bergson, il n'y a pas plus de raisons pour supposer que le passé s'efface qu'il y en a pour supposer que les objets extérieurs sont abolis dès qu'ils ne sont plus perçus.

<sup>48</sup> DELEUZE, 1966, p. 50.



conservent, et pas dans des dispositifs cérébraux. La mémoire est donc de nature spirituelle, et le cerveau n'est qu'un instrument d'action, un intermédiaire entre les sensations et les mouvements, qui fait de cet ensemble de sensations et mouvements, c'est-à-dire du corps, la pointe extrême de la vie mentale ("le sommet du cône"), pointe qui oriente la mémoire vers le réel et la relie au présent.

Si alors la mémoire est une manifestation de l'esprit, et si la perception pure est encore quelque chose de la matière, dans la perception concrète l'esprit entre déjà en contact avec la matière. Évidemment, il existe une infinité de degrés de contact entre la matière et l'esprit à mesure que celui-ci se développe et devient capable d'une action plus indéterminée, mais Bergson veut justement montrer que dans l'acte simple qui est la perception il y a déjà une union entre ces deux éléments du réel, éléments qui se distinguent d'une manière radicale, mais qui au fond se révèlent tous deux être durée : l'esprit retient de mieux en mieux le passé pour agir plus librement dans le monde matériel et, de cette façon, se dégager du rythme d'écoulement des choses, tandis que la matière, bien qu'elle ne se souvienne pas du passé, "répète le passé sans cesse, parce que, soumise à la nécessité, elle déroule une série de moments dont chacun équivaut au précédent et peut s'en déduire : ainsi, son passé est véritablement donné dans son présent."<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup> BERGSON, 1965, p. 131. Bergson conçoit la distinction aussi bien que l'union entre l'esprit et la matière en fonction du temps et pas de l'espace: "le tort du dualisme vulgaire est de se placer au point de vue de l'espace, de mettre d'un côté la matière avec ses modifications dans l'espace, de l'autre des sensations inextensives dans la conscience. De là l'impossibilité de comprendre comment l'esprit agit sur le corps ou le corps sur l'esprit" (BERGSON, 1965, p. 130). Mais si l'on envisage la matière et l'esprit du point de vue temporel, étant tous les deux durée mais de rythme différent, "la distinction subsiste, mais l'union

218 • Ágora Filosófica, Recife, v. 20, n. 2, p. 194-222, mai./ago., 2020

## 8 Conclusion

Comme l'on vient d'examiner amplement, l'analyse du concept "reconnaissance" que Bergson mène à bien dans *Matière et Mémoire* s'insère dans un contexte bien spécifique, qui n'est autre que d'établir le rapport existant entre la matière et l'esprit dans un cas concret, celui de la perception. Bergson ne prétend pas théoriser sur la nature de l'esprit, et même pas sur la nature de la matière, mais juste sur leur point de contact : "placés au confluent de l'esprit et de la matière, désireux avant tout de les voir couler l'un dans l'autre, nous ne devons retenir de la spontanéité de l'intelligence que son point de jonction avec un mécanisme corporel."<sup>50</sup> Si, alors, dans ce point de jonction qui est la perception concrète l'esprit rencontre la matière sous la forme de la mémoire, la mémoire ne sera pas non plus objet d'une analyse complète et exhaustive ; son étude ne concernera que son intervention dans la perception, de la même façon que l'étude des catégories qui y sont liées, comme c'est le cas de la reconnaissance. Et c'est précisément ce que Bergson fait dans *Matière et Mémoire*: bien qu'il distingue la mémoire pure, la véritable mémoire, de la mémoire-habitude, mémoire simplement jouée par le corps, il n'analyse que le processus à travers lequel les souvenirs-images s'actualisent et s'extériorisent avec les intuitions perceptives. C'est pourquoi rien n'est dit par Bergson, sauf dans quelques lignes tout à fait isolées et superficielles, sur la remémoration d'un souvenir et le

---

devient possible." Ibid., page 131. Pour Bergson, finalement, toute la réalité est durée, mais à divers degrés de tension, c'est pourquoi on ne peut pas simplement qualifier son ontologie de moniste; en réalité, il s'agit d'un monisme pluraliste, puisque ce qui existe ce sont des durées au pluriel, à chaque fois singulières, hétérogènes et différentes du point de vue qualitative.

<sup>50</sup> BERGSON, 1965, p. 142.

possible rôle que les souvenirs jouent dans la reconnaissance de soi-même. Et rien n'est dit non plus par rapport à la reconnaissance proprement mnémorique, au fait de reconnaître un souvenir en tant que souvenir qui résout l'énigme de la présence en image d'une chose absente. Bien qu'une phrase de *Matière et Mémoire* laisse entrevoir cette idée d'une reconnaissance des images du passé<sup>51</sup>, le concept de reconnaissance, tel qu'il est examiné et développé dans les chapitres II et III de cet œuvre, est en rapport avec les images, mais exclusivement avec les images présentes qui font partie du monde extérieur. La reconnaissance automatique aussi bien que la reconnaissance attentive portent sur la matière-image qui nous entoure: tandis que la première consiste à savoir se servir des objets, et c'est pour cela qu'elle est une reconnaissance jouée et spontanée, la deuxième nous ramène aux objets pour souligner leurs contours et leurs détails.

Alors, si lorsque Bergson parle de reconnaissance il fait allusion à la reconnaissance d'images présentes, comment considérer avec Ricœur, que dans cette œuvre bergsonienne la reconnaissance d'images du passé s'égalise à la reconnaissance de soi? Bien que dans *Matière et Mémoire* on puisse suivre à la trace l'idée d'une reconnaissance de souvenirs en tant que tels, elle n'apparaît pas explicitée quand Bergson développe le concept de reconnaissance. Mais en plus, l'idée de reconnaissance de soi n'est même pas suggérée dans ce

---

<sup>51</sup> "Mais il [le souvenir] demeure attaché au passé par ses racines profondes, et si, une fois réalisé, il ne se ressentait pas de sa virtualité originelle, s'il n'était pas, en même temps qu'un état présent, quelque chose qui tranche sur le présent, nous ne le reconnaîtrions jamais pour un souvenir" (BERGSON, 1965, p. 81).

livre, lequel ne fait aucune référence à l'identité personnelle. C'est pourquoi il est un peu paradoxal de placer la conception bergsonienne de la reconnaissance comme un cas de reconnaissance de soi, tel que le fait Ricœur. En réalité, l'idée de reconnaissance conçue par Bergson ne trouverait de place appropriée dans aucune des quatre grandes significations proposées par Ricœur: proche de la reconnaissance-identification, de la reconnaissance des choses, elle s'en éloigne cependant, étant donné que sa finalité n'est pas la connaissance mais l'action<sup>52</sup>.

### **Bibliographie**

BERGSON, H. *L'énergie spirituelle*. Paris: Presses Universitaires de France, 1919. World Wide Web URL: <http://classiques.uqac.ca/classiques>

BERGSON, H. "L'effort intellectuel". *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 53, (1902) p. 1-27.

BERGSON, H. *Matière et Mémoire*. Paris: Presses Universitaires de France, 1896. World Wide Web URL: <http://classiques.uqac.ca/classiques>

DELBOS, V. "Matière et Mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit". *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 5, 1897 p. 353-389. World Wide Web URL: <http://gallica.bnf.fr/>

DELEUZE, G. "Image mouvement, Image temps". Cours Vincennes - St Denis: *Bergson, propositions sur le cinéma*. - 18/05/1983. World Wide Web URL: <http://>

---

<sup>52</sup> Bien que la reconnaissance attentive nous ramène à l'objet afin d'en obtenir une perception plus compréhensive et détaillée, rappelons-nous que toute perception a comme but l'action et pas la connaissance spéculative. Pour Bergson, la perception n'est qu'action possible: son rôle se limite à mesurer la zone d'indétermination qui entoure l'activité d'un corps vivant.

[www.webdeleuze.com](http://www.webdeleuze.com)

DELEUZE, G. *Le bergsonisme*. Paris: Presses Universitaires de France, 1966.

DELUERMOZ, F. (2007): "Bergson : *Matière et mémoire*, chapitres I à III (première partie)" World Wide Web URL: <https://pedagogie.ac-reunion.fr>

RICOEUR, P. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Éditions du Seuil, 2000.

RICOEUR, P. *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Éditions Stock, 2004.

V.V.A.A. *Hommage à Paul Ricœur*. Paris: Unesco, 2006. World Wide Web URL: <http://unesdoc.unesco.org>.

Marina Trakas

Instituto de Investigaciones Filosóficas - Sociedad Argentina de Análisis Filosófico - Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas, Buenos Aires, Argentina.

E-mail: [marinatrakas@gmail.com](mailto:marinatrakas@gmail.com)

*Submetido: 06/07/2020*

*Aprovado: 30/07/2020*